

Les femmes au temps de l'Escalade Erica Deuber Ziegler, historienne de l'art

Rotary – FER
12 décembre 2018

Elisabeth Decrey, votre présidente, féministe assumée, m'a demandé de vous parler de la situation et du rôle des femmes à l'époque de la Mère Royaume.

J'ai co-signé il y a quelques années, en 2005 très exactement, un ouvrage paru aux éditions Suzanne Hurter et intitulé *Les femmes dans la mémoire de Genève*. Il était conçu chronologiquement du Moyen Âge à nos jours, avec des introductions historiques par périodes esquissant à chacune d'elles la position des femmes, et comprenait 86 portraits de femmes de 2 à 4 pages, réparties entre ces périodes, toutes décédées. 46 auteurs avaient participé à la rédaction. Martine Brunschwig-Graf, alors présidente du Conseil d'Etat, en avait fait le cadeau annuel offert par nos autorités à nos hôtes. Un ami, en l'occurrence le bâtonnier Marc Bonnant, s'inquiétait, avant même d'avoir eu le livre en main, que je ne l'eusse pas sollicité pour écrire un portrait et figurer ainsi dans un ouvrage si éloigné de ses préoccupations. Ça l'aurait évidemment amusé ! Je lui ai demandé quelle femme avait, selon lui, laissé des traces dans nos mémoires. Réponse du très cultivé Marc Bonnant : la Mère Royaume, ajoutant quand même, après une seconde de réflexion, Madame de Staël.

Fort de cette référence, je dirais donc que la Mère Royaume est restée jusqu'à nos jours la seule femme connue qui vienne à l'esprit de nos hommes... notre héroïne, le symbole de la résistance des Genevois contre la Savoie.

Mythes et réalités

Un mot sur les mythes incarnés par les femmes. Dans la mythologie grecque, à part les déesses, le mythe le plus populaire est celui des sirènes : sirènes-poissons, sirènes-oiseaux (harpies). On pense évidemment à la tentatrice d'Ulysse, monstre marin appartenant à l'univers mystérieux des ondes. Elle est l'attraction, le charme irrésistible, la fascination, le danger. Attirante et libre. Innocente et fatale, lascive.

Parmi les fées du Moyen Âge, l'une des plus célèbres est Mélusine : la femme du comte de Poitiers, Raymond de Lusignan, qui se transforme en dragon lorsqu'elle se baigne. Elle fut une grande bâtisseuse, mère de beaucoup d'enfants, mais son mari ne devait ni l'approcher, ni même la voir lorsqu'elle avait ses règles. Un jour, il enfreignit ce tabou et guigna par le trou de la serrure pendant qu'elle prenait son bain. Epouvantée, Mélusine se jeta par la fenêtre.

La Bibliothèque de Genève possède un incunable illustré de 1478, *Le livre de la belle Mélusine*, de Jean d'Arras (1387), dont une des gravures colorées la montre en dragon avec la légende : « *Comment Mélusine senvolla de Raimondin en forme d'ung serpent du château de Lusignan* ». Le fée Mélusine passait alors pour apporter à la classe chevaleresque terres,

châteaux, villes et lignages. Elle était l'incarnation magique de leur ambition sociale. Une image paradigmatique de la bonne princesse. C'était l'époque où Anne de Lusignan (Nicosie 1418-Genève 1462), fille du roi de Chypre, était duchesse de Savoie. Elle était l'épouse de Louis de Savoie, elle fut mère de 18 enfants et agaça beaucoup les Genevois pendant ses séjours dans notre ville avec sa cour de Byzantins.

Il y a aussi le mythe misogyne des amazones, ces femmes guerrières, dominatrices, tuant leurs enfants mâles, commandant aux hommes, les estropiant aussi, lointaine mémoire des anciennes sociétés matriarcales qui sont représentées le sein mutilé pour mieux tirer leurs flèches.

Dans la civilisation judéo-chrétienne, les héroïnes féminines ne manquent pas. La plus vénérée depuis deux mille ans est évidemment chez les chrétiens la Vierge Marie, « *bénie entre toutes les femmes* », comme la salue l'archange de l'Annonciation et le redit l'*Ave Maria*. Sublime modèle de chasteté, Mère de Dieu, reine des Cieux. La Vierge est pourtant peu présente dans les Évangiles – tout au plus quelques apparitions. L'Église a quasiment « inventé » cette figure et guidé les marques de dévotion des fidèles à son égard, l'offrant comme idéal féminin suprême de son éthique, plus importante encore que les martyres pour leur foi.

Les femmes occupent aussi une place importante dans les mythologies urbaines.

Sainte Geneviève (Nanterre, v. 420-Paris, 500), au V^e siècle, a exhorté les habitants de Paris à résister aux Huns d'Attila avec ces paroles célèbres : rapportée par le récit hagiographique d'un clerc de 520 : « *Que les hommes fuient, s'ils veulent, s'ils ne sont plus capables de se battre. Nous les femmes, nous prierons Dieu tant et tant qu'il entendra nos supplications.* » Elle est la patronne de Paris et aussi celle de la gendarmerie nationale.

Sainte Jeanne d'Arc (Domrémy, Lorraine, 1412-Rouen, 1431) est une guerrière, qui se présente elle-même comme une pucelle. Elle a entendu des voix qui lui ont donné une mission : libérer la France de l'occupation anglaise. À la tête de l'armée du faible dauphin, futur Charles VII, elle est victorieuse à Orléans et fait couronner le dauphin à Reims. Mais elle est livrée par trahison aux Anglais et finit comme une sorcière, brûlée pour hérésie : la seule chose qu'on ait pu trouver pour la confondre est qu'elle portait des habits d'homme. Si la Vierge de l'Assomption est la sainte patronne de la France (depuis Louis XIII), sainte Jeanne d'Arc est sa sainte patronne en second (depuis sa canonisation par Pie XI en 1920).

Chez nous la Réforme en a fini avec le culte de la Vierge et des saintes. L'héroïne de la République bourgeoise indépendante est une solide bourgeoise, précisément, dont le geste, lors de l'attaque de Genève du 12 décembre 1602 a cristallisé l'imaginaire collectif au point de faire entrer son auteur au Panthéon des héros genevois, à mi-distance chronologique de Calvin (Noyon, 1509 - Genève, 1564) et de Jean-Jacques Rousseau (Genève 1712- Ermenonville 1778).

Selon la tradition, elle aurait contribué à la défense de la cité en jetant de sa fenêtre un pot de fer à la tête d'un attaquant savoyard.

Qui est la Mère Royaume ?

Elle est née Catherine Cheynel à Lyon, vers 1542 et morte à Genève à une date incertaine, entre 1604 et 1608, autrement dit peu d'années après l'Escalade. Cette incertitude sur la date de son décès montre bien qu'elle n'était pas encore alors une héroïne. Elle était la fille d'un potier d'étain et appartenait à Lyon au milieu relativement aisé des artisans protestants. Après un premier mariage avec un maître d'armes, elle avait épousé en 1564 Pierre Royaume, lui aussi fils d'un potier d'étain réfugié à Lyon. La famille Royaume était modeste. En épousant Catherine Cheynel qui disposait d'une dot confortable de 800 livres tournois et d'une maison à Lyon dans le quartier artisanal des potiers, Pierre Royaume avait fait un beau mariage.

Mais en 1572, les massacres de la Saint-Barthélemy ont obligé les époux Royaume à prendre la fuite. Ils prirent presque naturellement le chemin de Genève, espérant vite pouvoir revenir à Lyon. Mais l'interdiction du culte protestant après les massacres et leurs milliers de morts (2000 à Paris, entre 5 et 10'000 en province) en décida autrement. L'édit de Saint-Germain qui avait autorisé le culte protestant en France en 1562 fut aboli. Il ne serait rétabli qu'en 1598 par l'édit de Nantes grâce à Henri IV.

À Genève, Pierre Royaume fait carrière. Avec le statut d'habitant, le maître potier exerce pendant seize ans la fonction de graveur de la Monnaie. Puis il est accepté à la bourgeoisie en 1598. Son atelier et son logement surmontent la porte de la Monnaie (actuelle place Bel-Air). Plusieurs générations de ses descendants garderont ce métier de maîtres potiers et graveurs de la Monnaie

Que disent les récits anciens de l'Escalade ?

À l'époque et sur le coup, rien qui concerne cette dame Royaume. Puis, en 1667, dans une « *Vraye représentation de l'Escalade* » due à François Diodati (1647-1690), une vignette, parmi celles qui encadrent une vue générale de l'attaque sur le front sud-ouest de la ville, montre la « *Porte de la Monnaie* » aux armes de Genève et, au-dessus de l'arcade, une rangée de fenêtres, l'une ouverte, d'où une femme le bras tendu vient de jeter un pot sur la tête d'un assaillant. En médaillon une légende : « *Une femme avec un pot de fer tue un Savoyard* ». En 1676, dans un testament d'un des petits-fils de Catherine Royaume, est mentionné un « *pot dit de l'Escalade* ». Une arme paisible ! Voilà la future héroïne localisée et identifiée ! Elle avait une soixantaine d'années lors de son haut fait.

Cette image plus domestique que guerrière n'aura pas tout de suite le succès qu'on lui connaît aujourd'hui. Au XVIII^e siècle, tandis que les relations avec la Savoie s'apaisent, c'est le silence. C'est au XIX^e siècle que la République de Genève, devenue canton suisse, revisite son histoire. Mais il faudra attendre le dernier tiers du XIX^e siècle pour que ressurgisse la production iconographique de l'Escalade et de son héroïne, la Mère Royaume. Souvent le coup de pouce vient de l'extérieur, en l'occurrence de Lorraine : c'est la diffusion en 1847 d'une image publiée par les presses d'Epinal □ fondée en 1796 par Jean-Charles Pellerin □ qui marque un tournant dans l'histoire de ces représentations.. L'Escalade est désormais un sujet iconographique populaire, codifié, et la Mère Royaume occupe une place de choix dans la

célébration de l'évènement. Elle va connaître un succès immense à Genève et revêtir une valeur symbolique qui explique son développement : une femme gardienne de la cité, prête à tout pour le salut de tous □ une image fréquente dans nombre d'histoires locales.

Catherine Royaume n'est pas la seule femme qui ressort finalement des récits de l'Escalade.

Je cite, dans un de ces récits choisis parmi d'autres que j'ai sous la main, celui d'Alexandre Guyot, paru dans *L'Escalade. Trois récits* par R. Denkinge, A. Guyot, Ch. Goth (Genève, Ch. Eggimann & Cie, 1902), un passage relatif aux femmes de Genève :

« Quelques-unes [...] prirent une part active à la lutte. Simon Goulart, qui fit une relation de l'Escalade quelques jours après l'évènement, et Jean Sarasin, l'auteur du Citadin de Genève, s'accordent à nous montrer des femmes parcourant les rues la hallebarde à la main et, comme si toute leur vie elles avaient manié les armes, se comportant en vrais soldats. Une d'elles, au dire d'un chroniqueur, debout sur le seuil de sa maison et munie d'une longue pique, blessa plusieurs Savoyards et les empêcha d'envahir sa demeure.

Les noms de ces héroïnes ne sont pas parvenus à la postérité, sauf celui de Mme Royaume. Mais avant de parler de celle-ci, racontons un fait singulier qui arriva à Mme Julien Piaget, née Jeanne Baud. Effrayée au bruit des ennemis qui, après avoir tué Abraham de Batista, son commis, envahissaient déjà l'escalier de sa maison, et sous le coup d'une surexcitation nerveuse qui décuplait ses forces, elle parvint à pousser contre sa porte un meuble extrêmement lourd, puis, ouvrant sa fenêtre, elle appela à son secours des Genevois qui descendaient par la rue de la Cité et leur lança les clefs de l'allée. Le meuble, remué par elle, était d'un si grand poids que, le lendemain, elle fut incapable de l'écartier, et que trois hommes forts ne furent pas de trop pour défaire ce qu'elle avait fait elle-même si facilement pendant la nuit.

Un nom vraiment populaire est celui de Mme Royaume, ou de la mère Royaume, comme on dit volontiers à Genève. Elle a bien mérité les deux intéressants écrits que lui a consacrés M. Louis Dufour, archiviste d'État. [...]

[...]

Lorsque les savoyards envahirent la petite place qui est au bas de la Cité. Mme Royaume, joignant ses efforts à ceux des patriotes, jeta sur eux tout ce qu'elle trouva sous sa main, pour les assommer ou tout au moins les inquiéter dans le combat : des pierres, des outils, un fond de tonneau qui paraît avoir fait merveille, enfin un lourd pot d'étain qui abattit son homme et que la tradition a transformé en marmite remplie de soupe de riz. Ce pot d'étain fut longtemps et pieusement conservé dans la famille Royaume, puis il passa à l'Arsenal et y resta jusqu'au commencement de ce siècle [XIX^e siècle]. Il disparut pendant la domination française.

On le voit, le pot de fer – sans trop de valeur – va passer à un pot d'étain, puis à un chaudron, à une marmite de soupe, de soupe de riz, puis de soupe aux légumes. Jusqu'à l'invention de la marmite en chocolat et des légumes en massepain des confiseurs (voir

Corinne Walker, avec la collaboration de Dominique Zumkeller, *La Mère Royaume. Figure d'une héroïne, XIIIe-XXIe siècle*, Genève, Georg, 2002).

Si ces éléments ont contribué à la popularité de Catherine Royaume, ils ont aussi permis de se moquer d'elle ou, plutôt, de donner aux commémorations de l'Escalade, notamment à travers elle, une note humoristique, d'en faire une sorte de carnaval avec masques et déguisements, lointain écho du carnaval chrétien de la veille du carême interdit depuis la Réforme. L'histoire de ces représentations parle de la manière dont l'univers mental et les valeurs dominantes conçoivent l'image de la femme d'action.

Qu'en est-il en réalité des femmes en 1602 ?

Ce n'est qu'à partir du XIV^e, et surtout du XV^e siècle, que les sources d'archives permettent de se faire une idée de la position des femmes dans la société, de leurs droits. À Genève, à défaut de chronique sur les rois (et leurs reines), un premier éclairage provient *des Libertés, franchises, immunités, us et coutumes de la cité de Genève* promulgués par l'évêque Adhémar Fabri en 1387 et confirmés par le pape Félix en 1444 : « XVI. Item que les femmes veufues se puissent marier quant il leur plaira sans aucune peine ».

Il est évident que les femmes ont dû jouer un rôle social et économique fondamental. Mais leur histoire genevoise reste à faire. Et tout cela nous demeure très largement inaccessible, tant il vrai que les femmes évoluent sous la tutelle ou à l'ombre d'un père, d'un mari, d'un oncle, d'un frère, voire d'un fils. Pour qu'elles deviennent visibles, il faut un contexte particulier. C'est le cas, en particulier, des duchesses de Savoie. Et encore, que sont ces princesses sinon des femmes soumises, mariées par leur père pour des raisons politico-stratégiques et ventres d'où sortent de nobles lignées ?

Prenons les impôts : parmi les contribuables genevois du XV^e siècle, on compte des mercières, revendeuses, aubergistes, poissonnières, meunières, épinglières, fourrières, servantes, nourrices. Déjà leurs salaires sont fixés à la moitié de ceux des hommes. La prostitution tient une grande place parmi les métiers organisés. C'est ainsi que le Conseil et l'évêque permettent aux prostituées d'aller une fois par semaine aux étuves, le samedi. Pendant l'Avent, décide le Conseil en 1490, « *les femmes lubriques seront écartées de toutes les rues honnêtes* ».

Et puis il y a les archives judiciaires et, parmi elles, celles des procès en sorcellerie. Les sorcières sont ces femmes libres, souvent célibataires ou veuves, âgées, qu'on soupçonne de commerce avec le diable, qu'on torture jusqu'à ce qu'elles avouent et qui sont envoyées au bûcher, parfois simplement bannies quand elles n'ont rien avoué.

On a souvent pensé que la révolution antiféodale de la Réforme, au cours de laquelle les bourgeois de Genève chassèrent la maison de Savoie, le prince-évêque qui leur était acquis et la noblesse qui leur était inféodée, avait eu des conséquences politiques et sociales également au bénéfice des femmes. Or, rien n'est moins sûr. La proclamation de la République en 1535 n'a certainement pas profité aux femmes. La société patriarcale a persisté et a même certainement confiné la place des femmes dans leur foyer, dans les

ateliers, mais hors de l'espace public. Toujours sous la coupe des hommes de leur famille, sans droit de vote au Conseil général, frappées d'incapacité juridique et sociale, comme les enfants.

On connaît désormais tous à Genève l'histoire de Marie Dentière (Tournai, v. 1495-Genève, 1561), nonne de Tournai convertie au protestantisme, réfugiée à Strasbourg, veuve d'un premier mari, épouse en secondes noces du prédicateur Antoine Froment, venant à Genève avec son mari où on lui attribue depuis le XIX^e siècle le récit de « *La Guerre et Délivrance de la Ville de Genève* » dont Froment a passé pendant des siècles pour être l'auteur. Grâce à Liliane Mottu-Weber, professeur d'histoire économique à l'Université de Genève, et à Isabelle Graesslé, alors directrice du Musée international de la Réforme, son nom a été gravé en 2003 sur un piédestal du Mur des Réformateurs. Jean Calvin estimait que la place d'une femme n'était pas d'être mise en lumière.

Les économistes remarquent qu'il est évident que les femmes ont été très présentes dans de nombreux secteurs de l'économie après la Réforme, mais qu'elles ont laissé peu de traces dans les documents. Pas de contrats écrits, pas de présence dans les comptabilités officielles ou privées. On constate qu'au fil des siècles, l'éventail des métiers qui leur étaient ouverts au Moyen Âge s'est rétréci.

Sous l'Ancien Régime, à Genève, elles sont exclues des maîtrises (ou corporations) les plus prestigieuses et confinées à des activités subalternes, peu rémunérées, voire malsaines, comme ce fut le cas pour les doreuses, intoxiquées par les vapeurs de mercure dans l'horlogerie du XVIII^e siècle. Pas d'apprentissages, elles apprennent les métiers sur le tas. Elles ne peuvent pas diriger un atelier. Elles sont les premières à se retrouver au chômage en temps de crise.

Mais les femmes ont joué un rôle important dans le développement de la draperie de laine, de la soierie au XVI^e siècle, de la dorure, de la bijouterie, de l'horlogerie et des toiles peintes (indiennes) au XVIII^e siècle. Omniprésentes dans la préparation des matières premières, actives autour des métiers à tisser, souvent avec leurs enfants, à « *tirer l'or* ». Un certain nombre de femmes actives dans ces domaines ont tiré leur épingle du jeu après leur veuvage, devenant même très riches comme la célèbre Elisabeth Baulacre, épouse Perdriau, ou Michelle Nicod, imprimeuse. Elisabeth Baulacre, à la tête de l'industrie de la dorure, employa des centaines de travailleurs et de travailleuses (on a dit près de 1000) et était une des premières fortunes de la République.

Le manque de sources sur l'histoire des femmes tient aussi au fait que celles qui écrivent ont tendance à détruire leurs écrits – intimes presque toujours – avant leur mort. Dans les couvents de femmes, elles écrivaient et ont laissé des œuvres. Désormais elles écrivent sous pseudonymes ou anonymement.

Ce n'est pas qu'on ne parle des femmes. On en parle certainement beaucoup. Dans les ouvrages de philosophie européenne du temps de l'Escalade, on évoque leur sexe, leur écart par rapport à la norme masculine. Textes d'hommes : nous et elles.

Depuis Aristote, la supériorité masculine a été établie. Les femmes se meuvent à la limite de la civilisation et de la sauvagerie naturelle, de l'humain et de l'animal. Elles sont incomplètes, défectueuses. Froides, lunaires, nocturnes, alors que l'homme est chaud, solaire, diurne. Elle est passive, il est actif. Il est créateur par son souffle et sa semence. La femme n'est qu'un vase, un ventre dont on peut attendre qu'elle soit un bon réceptacle.

L'apôtre Paul a entériné cette vision grecque pour les chrétiens : « *Que les femmes demeurent en silence et dans une entière soumission lorsqu'on les instruit. Je ne permets pas aux femmes d'enseigner, ni de prendre autorité sur leurs mari* » (Épître à Thimothee). Et sur ce point, Calvin et, à sa suite, la Compagnie des pasteurs s'en tiennent à l'apôtre Paul. Eve est malheureuse et maudite. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine.

Calvin voulait les femmes mariées, prises en main. Une veuve était fortement incitée à se remarier.

Les sciences naturelles et la médecine ont apporté au XVII^e siècle des arguments supplémentaires à l'analyse de l'infériorité des femmes : elles manquent d'intensité du travail mental, de force de l'intelligence, elles sont susceptibles, instables émotionnellement.

Il faut aussi se tourner vers les statistiques. Aujourd'hui l'espérance de vie des femmes dépassent celle des hommes de quelques années. Au Moyen Âge et à l'époque moderne, c'était l'inverse à cause de la forte mortalité des femmes en couches. La maternité était ravageuse. En cas d'accouchement difficile on préférait sauver l'enfant plutôt que la mère.

Le temps de l'Escalade est aussi encore celui des procès en sorcellerie, un peu partout en Europe. Mona Cholet, auteure de *Sorcières. La puissance invaincue des femmes* (Paris, Zones, 2018), voit dans ces procès une lutte des hommes contre les velléités d'indépendance des femmes. La majorité des sorcières condamnée à cette époque étaient des célibataires et des veuves non soumises au pouvoir d'un homme. La vague de procès en sorcellerie qui déferle au XVII^e siècle s'accompagne de la criminalisation de la contraception et de l'avortement. La sorcière est l'« antimère ».

L'asservissement des femmes a accompagné l'avènement de notre système capitaliste actuel, comme l'asservissement des peuples colonisés, déclarés inférieurs, comme la mise en coupe réglée de la nature pour l'exploitation de ses ressources.

Conclusion

Aujourd'hui, une ère nouvelle s'ouvre marquée par des revendications de justice sociale et environnementale. Nous, les femmes, avons en Suisse le droit de vote depuis 1971, l'égalité depuis 1981. Les femmes, les peuples, la nature réclament désormais leur dû : du respect, des droits, une protection, une égalité concrète.

Erica Deuber Ziegler